

Nô, L'étrange rencontre de deux mondes

Christiane Lahaie

Number 112, Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lahaie, C. (1999). Review of [*Nô, L'étrange rencontre de deux mondes*]. *Québec français*, (112), 96–97.

Nô

L'étrange rencontre de deux mondes



Présenté en ouverture au Festival des films du monde de Montréal, et primé au dernier Festival des films de Toronto, *Nô*, le dernier long métrage de Robert Lepage, a de quoi laisser perplexe. En fait, on se demande si on a affaire là à du théâtre filmé (comme le titre le laisse entendre) ou si on a plutôt droit à une réflexion sur le concept de représentation même, que cette dernière soit scénique ou cinématographique. Dans ses deux premiers films, *Le confessionnal* et *Le polygraphe*, Lepage avait résolument opté pour un travail filmique appuyé. Or, ici, on a l'impression que le jeune réalisateur n'a pu, ou n'a pas voulu, se détacher du texte dramatique dont il s'est inspiré, celui de la magnifique pièce *Les sept branches de la rivière Ota*. Pour cette raison, sans doute, et en dépit de ses mérites, *Nô* ne convainc pas tout à fait.

Tout d'abord, écartelée entre deux lieux, deux temporalités, l'intrigue de *Nô* reste mince : Sophie (Anne-Marie Cadieux), une comédienne montréalaise, a été engagée pour jouer dans une pièce de Feydeau, au Pavillon du Canada à l'Exposition universelle d'Osaka en 1970. Là, elle apprend qu'elle attend un enfant (dont l'identité du père demeure incertaine). Bouleversée, elle tente de joindre au téléphone son ami Michel (Alexis Martin) qui, pour sa part, est plongé dans la Crise d'octobre. Il a, semble-t-il, d'autres chats à fouetter et demeure apparemment insensible aux états d'âme de Sophie. Cette dernière, bien qu'elle bénéficie de l'appui indéfectible de son amie japonaise, une traductrice-interprète du nom de Hanako (Marie Brassard), s'enfonce dans une sorte de spleen qui lui fait commettre toutes sortes d'impairs. Elle

éconduit brutalement un collègue comédien, François-Xavier (Éric Bernier), et fait la rencontre d'un couple de diplomates, Walter et Patricia,

avec lequel elle accepte de prendre un repas. Si la femme se montre odieuse et méprisante à l'égard d'une comédienne qu'elle juge médiocre, l'homme, par contre, fait preuve de beaucoup plus d'indulgence. Et puisque sa détestable femme doit les quitter tous deux pour Kyoto, Walter pousse la politesse jusqu'à passer la nuit avec Sophie, histoire de la consoler, bien entendu. Coup de théâtre : Patricia rate le dernier train, rentre à l'hôtel sans crier gare et surprend les deux amants. Bientôt, Sophie plie bagages et prend l'avion pour le Québec.

Parallèlement à ce qui se passe au Japon, Michel se voit obligé, bien malgré lui, d'héberger des amis felquistes, occupés à faire dans le terrorisme par la fabrication et la disposition de bombes à des endroits stratégiques, tandis que deux policiers les surveillent à leur insu. À la suite d'une fausse manœuvre, l'appartement de Michel est détruit par l'explosion inopinée d'une bombe et c'est un site dévasté qui attend Sophie à son retour. Le choc est trop violent : la jeune femme perd son enfant.

Dix ans plus tard, Michel et Sophie sont toujours ensemble et constatent l'ampleur de leur défaite référendaire. Ils décident d'un projet commun : avoir un enfant. Il serait vain de vouloir nier les intentions politiques qui se profilent derrière un tel scénario : *Nô* a toutes les allures d'un réquisitoire en faveur de l'affirmation nationale, mais une affir-

mation qui doit se faire avec panache, sans fausse pudeur, ni radicalisme. Car il s'agit, ne l'oublions pas, d'une comédie de mœurs.

Que *Nô* traite de mœurs, on ne saurait en douter. Lepage se fait un devoir de comparer, bien que par touches fines, les habitudes japonaises aux us et coutumes nord-américaines. Une représentation de théâtre *Nô* ouvre le film sur un ton de retenue, ton qu'une scène de Feydeau vient rapidement pervertir. Puis le comique de boulevard prend le dessus, des scènes d'une loufoquerie de plus en plus prononcée se succédant par la suite à un rythme effréné. Plus rien n'est à prendre au sérieux dans cette histoire où les diplomates sont des frustrés ou des déçus, où les hôtes du Pavillon du Canada fument de la marijuana dans les toilettes, où les terroristes québécois règlent leurs bombes sur l'heure du Japon, où des policiers en mal de promotion ne parviennent qu'à passer pour deux homosexuels en mal de sensations fortes. En fait, les seuls êtres sereins du film sont Hanako et son ami canadien qui veut l'amener vivre avec lui à Vancouver. Ainsi Lepage semble suggérer que ceux qui vivent leur amour en dehors de toute contingence politique ou culturelle ont plus de chance d'être heureux que les autres. C'est un peu à cette conclusion que semblent également parvenir Michel et Sophie au terme de leur course folle autour d'un monde finalement très petit.

Parfois, dans *Nô*, Lepage se moque presque méchamment des Québécois, de leur aliénation passée (et peut-être encore présente ?), du Premier ministre que les Canadiens maintiennent au pouvoir (une vignette où Jean Chrétien s'exprime avec la syntaxe douteuse qu'on lui connaît le prouve avec éloquence). Il suggère aussi

que les vrais héros sont peut-être (et malheureusement) ceux que la télé gratifie de quelques minutes d'écoute. À cet égard, il paraît révélateur que les personnalités qui crèvent le petit écran soient, tour à tour, Pierre Elliott Trudeau, Ultraman (un personnage de science-fiction tiré d'une série télévisée japonaise particulièrement mauvaise des années 60) et Jean Chrétien. On se demande ici qui de Trudeau, d'Ayata et de Chrétien sait mieux jouer de sa capsule Béta. De la même façon, et selon les règles d'un comique visuel typique de Lepage, François-Xavier, qui cherche Sophie en vain parmi une foule déchaînée par la musique de Robert Charlebois, se voit juxtaposé à une image du Bonhomme Carnaval, puis à celle du Rocher Percé, attraction touristique par excellence auprès de populations étrangères que les grands espaces séduisent.

Ainsi, tout comme le théâtre de boulevard vient désamorcer la gravité potentielle du Nô, le comique et l'absurde compromettent tout attendrissement, toute compassion quant à la cause de tous ces personnages que le destin ballote. Lepage joue d'ailleurs de la mise en abyme comme d'un leitmotiv. Tout comme, dans la pièce, la lumière pouvait évoquer à la fois la vie et la mort (la photographie et la bombe sur Hiroshima) et réunissait les personnages autour d'une même lucidité (ou d'un même aveuglement), ici, c'est une cabine de photographie automatique qui constitue le point de convergence de tous ces êtres en quête d'une vérité qui leur échappe. C'est là que Walter trahit son goût du lucre par la matérialisation d'un de ses fantasmes ; là aussi que François-Xavier se gifle lui-même, histoire d'exorciser l'amour qu'il peut éprouver pour Sophie ; là enfin que Hanako et son amant scellent leur destin par un baiser offert à l'objectif d'un appareil photo pourtant incapable de l'apprécier.

En effet, Lepage a de véritables talents de magiciens quand il s'agit de montrer les choses : le noir et blanc des images québécoises tranche nettement sur les couleurs vives du Japon, comme si le Québec devait n'évoquer que grisaille, et l'Orient, exotisme et joie de vivre. Il faut dire que le réalisateur a su créer des atmosphères convaincantes, malgré le fait que *Nô* a été presque entièrement tourné à La Caserne de la compagnie Ex-Machina, à Québec, et que très peu

de scènes d'extérieurs le ponctuent. Mais on a parfois l'impression que le talent de Lepage se concentre là, tant le dialogue de *Nô* et parfois sa mise en scène laissent à désirer. Il y a fort à parier, d'ailleurs, que les répliques des *Sept branches...* ont été reprises, sans un réel travail d'adaptation. Or, si le personnage de théâtre peut se permettre de monologuer, d'accumuler tirades et exclamations, il n'en va pas de même pour son homologue filmique, dont le jeu se doit d'être plus naturel, dont les paroles doivent davantage s'inscrire au sein d'un échange susceptible de faire progresser l'action. Trop souvent, Michel prend la parole pour déclamer à qui veut l'entendre ses litanies d'intello branché (on a l'impression qu'il rejoue le même personnage que dans *Cosmos* et *Matroni et moi*) ; trop souvent encore, Sophie occupe tout l'espace pour s'épancher et dire, en termes crus, son écœurement et sa désillusion. Bref, les personnages de *Nô* s'expriment. Ils causent, mais leur dialogue ne remplit pas sa fonction première : celle de les faire connaître et de les faire avancer.

Enfin, probablement parce qu'il va dans plusieurs directions, *Nô* ne fait pas tellement rire. On se reconnaît trop dans ces êtres indécis qui n'ont qu'une confiance toute relative en l'avenir.

On ne sait trop non plus si ce film, mi-réaliste, mi-surréaliste, parle des Québécois, des Japonais, ou d'un être hybride, apatride et polymorphe auquel il s'avère difficile de s'identifier. Sa plus belle image, celle d'une bombe dévastatrice qui explose derrière les yeux de Hanako, nous fournit une manière de credo. Ceux que la mort a épargnés connaissent le vrai prix de la vie ; les autres s'interrogent, encore et toujours.

* Merci à la direction du Cinéma
Le Clap pour son excellente collaboration.

